La caverne des guacharos.

Par **N. FUNCK.** (Suite).

Des Mimoses gigantesques, des Ingas et des Acacias, de la famille des légumineuses, ornaient les alentours du village et offraient au voyageur fatigué un bienfaisant abri contre les rayons du soleil.

Si l'on vient directement, sans transition, des plaines brûlantes de Cumana par Cumanacoa, Las Cocuissas, San Pedro, St. Antonio et Guanaguana, dans l'admirable vallée de Caripe où le thermomètre descend, en quelques jours, de 32° à 22° C. le changement de température paraît, de prime abord, tellement sensible, que l'on se croirait transporté dans des régions beaucoup plus élevées, et cependant la vallée de Caripe ne dépasse pas 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Aussi y voit-on prospérer la plupart des légumes d'Europe à côté de ceux de la terre chaude: Le Bananier, le Café, le Cacao et la canne à sucre y prospèrent à côté des légumes de la zone tempérée, dans les conucas (petites fermes) des Indiens épars dans la pleine. La pomme de terre seule ne croît qu'à une plus grande élévation.

L'histoire du village de Caripe, ainsi que celle de ses habitants se lie si intimement à celle de la Caverne de Guacharo, que l'on ne peut parler de celui-ci sans faire mention des Indiens qui l'habitent. La caverne est la propriété de la commune de Caripe, ou plutôt de ses Indiens, sans lesquels on n'oserait y risquer un séjour prolongé. Ces Indiens appartiennent à la tribu des Chaimas, issue probablement des Indiens Caraïbes. Autrefois ce village comptait une population plus nombreuse, qui menait alors une vie paisible et heureuse sous la protection paternelle de ses puissants missionnaires; plus tard cependant, pendant les guerres de l'indépendance contre l'Espagne et des révolutions qui en furent la suite, la plupart des Indiens s'enfuirent dans les bois afin d'échapper au régime militaire pour lequel ils n'avaient pas la moindre sympathie. Toutefois, sous le long et pacifique gouvernement du général Paëz, beaucoup d'entre eux revinrent volontairement dans leurs anciens pénates. De mon temps le village comptait 250 habitants tandis que du temps de de Humboldt la population était du double.

A mon entrée dans le village je trouvais une demi douzaine d'Indiens sur la grande place, devant l'église et parmi eux le chef de la commune (l'alcade) qui avaient été informés de mon arrivée et qui, suivant l'ancien usage du pays, se mirent à ma disposition, c'est-à-dire m'offrirent leurs services. On me désigna pour logement une hutte spacieuse, en face des ruines du couvent dont l'ameublement consistait simplement en un long banc de

bois à dos d'appui, qui provenait de l'ancien couvent et en trois poteaux destinés à la suspension des hamacs. Vers le soir la place, devant notre logement, se remplit d'Indiens et d'Indiennes revenus de leurs plantations (Conucas) et dont la curiosité avait été éveillée par notre arrivée. Ici, comme dans tout le Vénézuéla, et notamment dans la province de Cumona, le souvenir de de Humboldt est encore très vivace. Parmi les plus anciens Indiens s'en trouvaient encore quelques uns qui l'avaient connu lui et Bonpland et qui les avaient accompagnés à la caverne. Leur offre de me rendre le même service fut naturellement acceptée avec empressement. Il est vrai que le motif principal de leur obséquiosité était une bonne provision d'eau de vie qu'ils savaient en ma possession et qui m'avait déjà valu l'amitié de l'alcade et de ses adjoints.

Accompagné de ceux-ci et d'une douzaine des plus jeunes Indiens, qui portaient nos bagages et nos vivres, nous nous mîmes en route vers la grotte. Nous parcourûmes d'abord la charmante vallée de Caripe dans la direction du sud jusqu'à un sombre ravin, d'où un sentier à peine visible conduit vers la caverne, objet et but principal de mon voyage. Ce ne fut pas sans émotion que nous pénétrâmes dans cet étroit sentier, bordé d'épaisses forêts et obstrué de lianes nombreuses, qu'avaient traversé, à la fin du siècle dernier, nos deux Indiens, en nous désignant un gros tronc d'arbre renversé et à moitié vermoulu; «ici s'arrêtèrent et se reposèrent vos paisanos (compatriotes) il y a longtemps; bien longtemps de cela, du temps de nos bons pères.» Je profitai de cet avertissement pour m'asseoir et me reposer sur ce même tronc d'arbre où de Humboldt et Bonpland s'étaient reposés quarante-quatre années auparavant. Devant nous une petite rivière dont les eaux écumantes se frayaient péniblement un passage à travers les blocs de rochers qui l'encombraient; au-dessus de nous s'élevaient des arbres gigantesques parmi lesquels je reconnus une espèce de *Lecythis,* arbre curieux dont les fruits ressemblent à des boulets de canon, et le *Brownea princeps,* à longs panicules de grandes fleurs blanches. Sur les bords de la rivière je remarquai plusieurs exemplaires de la belle fougère en arbre, décrite par de Humboldt sous le nom de — Cyathea speciosa — dont les longues frondes, finement découpées, s'étalaient en éventail au-dessus de nous. Vis-à-vis de nous était un superbe exemplaire de l'arbre à paresseux — Cecropica peltata — dont les feuilles servent de nourriture au paresseux (Cholœpus didactylus). Je le reconnus d'emblée à son tronc blanchâtre cylindrique et annelé et à ses grandes feuilles découpées, argentées à la face inférieure. De temps en temps nous entendîmes résonner, dans le lointain, les hurlements des singes Alouates (Mycetes ursinus), auxquels se mêlait le cri aigu et plaintif

des singes capucins (Cebus capucinus). Des Tangaros à trois couleurs (Tanagra tricolor) sautillaient sans crainte de branche en branche, tandis que le cri rauque et déchirant des Aras (Ara aracanga) retentissait au-dessus de nos têtes.

Après une demi-heure de contemplation et de repos au milieu de cette nature exubérante et vierge, nous continuâmes notre route à travers le sentier glissant, garni d'un lacis de lianes presque inextricable qu'il fallait couper au couteau pour se frayer un passage.

Après une heure et demie d'un travail pénible, je me trouvais subitement au milieu d'une clairière et en face de la caverne qui déployait devant moi, à dix pieds au-dessus du plan de la forêt, son entrée imposante. De grands lauriers (Laurus), des palmiers Praga (Aiphaneo Praga) aux tiges élancées, de magnifiques *Pothos* et de charmantes fougères en arbres en décoraient le grandiose portail. Une petite rivière sortant de la caverne et qui en porte le nom, se précipitait écumante par-dessus les débris de rochers accumulés au bas de l'entrée, pour continuer ensuite son chemin tranquillement à travers la forêt, jusque dans la plaine de Caripe. D'innombrables Orchidées, Fillandzéa et une foule d'autres plantes épiphytes et parasites couvraient de leurs feuilles et de leurs fleurs variées les troncs et les branches des arbres, ainsi que les roches environnantes.

Nous grimpâmes alertes et contents par-dessus les débris de rochers amoncelés de la cascade, jusqu'au podium de la grotte et, à l'aide de nos Indiens, nous eûmes bientôt construit, non loin de l'entrée, avec des tiges et des frondes des palmiers Praga, une hutte habitable et rassemblé assez de bois sec pour alimenter notre feu.

Vis-à-vis de notre camp improvisé coulait, le long des parois de la caverne, avec un léger murmure, la petite rivière «le guacharo»; derrière nous était accumulée une montagne de blocs de rochers détachés; à 60 pieds au-dessus de nos têtes étaient suspendus de nombreuses stalactites, nous menaçant de leurs pointes aiguës et devant nous se déployait l'image imposante de la forêt, tandis que derrière nous, dans le fond de la caverne, tout était sombre et tranquille.

Mais à peine nos préparatifs étaient-ils terminés et le soleil avait-il disparu derrière les montagnes d'en face que nous entendîmes un bruit sourd, inconnu, sortir du fond de la caverne, bruit qui se transforma bientôt, à mesure que l'obscurité augmentait, en un tapage infernal. C'était comme si tous les esprits souterrains étaient en révolte ouverte. Des bandes innombrables d'êtres à peine visibles se rapprochaient, à mesure que l'obscurité augmen-

tait, de plus en plus de l'entrée de la grotte. De temps en temps retentissait, au milieu de ce tintamare, ressemblant à celui que produirait des milliers de castagnettes, des cris rauques, ayant beaucoup d'analogie avec ceux de nos corbeaux. Quelques-uns de ces êtres étranges, s'élançaient déjà isolément au dehors et disparaissaient comme un éclair, à travers les arbres. Les autres suivirent successivement en plus grand nombre et disparaissaient de même, semblables à des ombres fantastiques, sans qu'il fut possible de distinguer autre chose que leurs sombres silhouettes. Aussitôt que le crépuscule eut fait place à la nuit complète le reste de la bande disparut dans la forêt et tout redevint tranquille et silencieux autour de nous. Quelques retardataires troublaient seuls encore, de temps en temps le silence sépulcral de la caverne.

Je n'osais, ce jour là encore, troubler cette scène si intéressante pour moi par un coup de fusil; je me réservais toutefois de prendre ma revanche le jour suivant.

D'après les indications de de Humboldt la grotte a, à son entrée, 70 pieds de hauteur sur 80 pieds de largeur, mesure qui concorde avec celle du Colonel Codazzi, géographe du gouernement vénézolanien. Une magnifique végétation aurait alors garni, non seulement l'extérieur, mais encore l'entrée même de la grotte jusqu'à plusieurs mètres de profondeur: c'étaient des Héliconias superbes à feuilles de bananiers, des palmiers Praga et des Arum arborescents.

Je retrouvais bien cette belle et riche végétation au piedestal en saillie de la grotte, mais dans l'intérieur de l'entrée proprement dite, il n'y en avait plus le moindre vestige. Le dernier arbre qui croît immédiatement contre l'entrée et qui élève son stipe jusqu'à la voûte saillante de la grotte, est un palmier Praga aux frondes gracieusement retombantes et finement découpées.

La caverne fait face au sud; elle se dirige ensuite dans une direction nord-ouest, jusqu'à une profondeur de 400 pieds en ligne droite dans l'intérieur de la montagne. La lumière du dehors pénètre parfaitement jusque là. Ici on remarque un rétrécissement peu sensible d'où la direction du souterrain se dirige tant soit peu plus vers l'ouest, et c'est de là seulement que la lumière extérieure commence à diminuer sensiblement. A quelques centaines de pieds plus loin on est forcé d'allumer les torches. Arrivé là on entend déjà de loin les cris rauques des guacharos qui séjournent dans le fond de la caerne. Le premier jour nous n'osions risquer notre reconnaissance plus loin et vers quatre heures du soir nous étions de retour à notre campement. (A suivre.)

Luxemburg. — Druck von P. Worré-Mertens.